

n° 6, 2015

« Regards croisés
autour de
l'autotraduction »,
PAOLA PUCCINI (éd.)

www.interfrancophonies.org

LICIA CANTON

SE TRADUIRE AU QUOTIDIEN

ABSTRACT

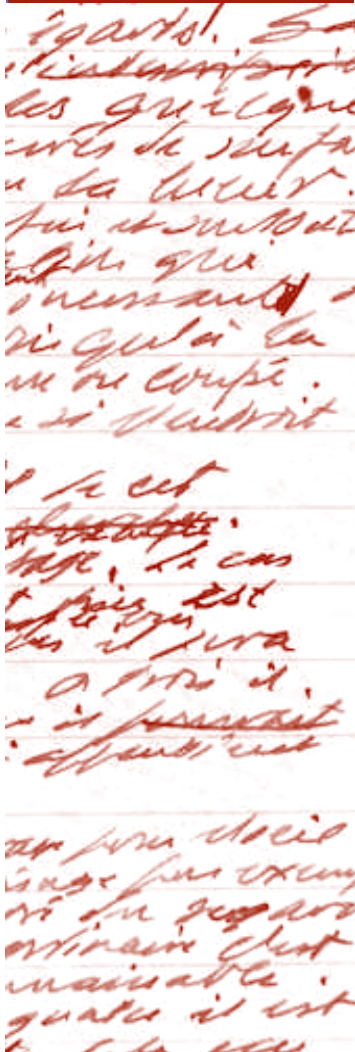
Cette contribution, à la fois personnelle et poétique, illustre ce que signifie vivre à Montréal pour une femme d'origine italienne qui parle un dialecte vénitien (el cavarzeran), l'italien, l'anglais et le français. Habiter Montréal veut dire négocier entre les cultures et les langues au quotidien, vivre dans un monde de traduction. Le poème de Canton *Chi non viene/Ceux qui ne viennent pas* est présenté dans ses deux versions.

MOTS-CLÉS

Montréal, Canton, langues, dialecte, traduction.

POUR CITER CET ARTICLE

Licia Canton, « Se traduire au quotidien », dans *Interfrancophonies*, n° 6, *Regards croisés autour de l'autotraduction*, (Paola Puccini, éd.), 2015, p. 87-92, <www.interfrancophonies.org>.



LICIA CANTON

SE TRADUIRE AU QUOTIDIEN

EN DÉPIT DES ARRÊTS ET DES AFFICHAGES EN FRANÇAIS, MONTRÉAL EST VRAIMENT UNE VILLE BILINGUE, même multilingue. C'est bien ce qui constitue le charme de notre ville, où l'Europe rencontre l'Amérique du Nord, où les espaces naturels et urbains se heurtent, et les Montréalais habitent des réalités multiples. Être italienne à Montréal signifie négocier entre les cultures et les langues au quotidien et cela se retrouve nécessairement dans mes textes créatifs aussi bien que dans ma vie professionnelle et privée.

Je m'exprime en dialecte, en français, en anglais et en italien. Et c'est dans cet ordre que j'ai appris ces langues. Je porte plusieurs chapeaux au quotidien: mère, conjointe, belle fille, sœur, écrivaine, traductrice, directrice d'une revue culturelle, présidente d'une association d'écrivains. Je change de chapeau souvent et je passe d'une langue à l'autre aussi souvent. Par le fait même que j'habite l'île de Montréal, Québec, où le bilinguisme et le multilinguisme se manifestent au quotidien, il est inévitable que je pratique l'autotraduction à l'oral comme à l'écrit.

J'habite une province francophone dans un pays majoritairement anglophone. J'ai choisi la langue anglaise comme écrivaine, et donc je fais partie d'une minorité (écrivains de langue anglaise au Québec) dans une autre minorité (province francophone dans un pays anglophone). J'ai choisi d'élever mes enfants en italien, mais je parle l'anglais avec mon conjoint. Ma réalité est telle que je vis dans une zone de traduction continuelle, une alternance linguistique. De plus, je dirige une publication sur les liens entre l'Italie et le Canada, et je fais cela en anglais au Québec. En tant que présidente de l'Association écrivain(e)s italoquébécois(e)s je communique avec mes membres dans les trois langues puisqu'ils et elles habitent à travers le

Canada et écrivent dans les trois langues. En fait, j'ai les racines italiennes et cela se voit dans les choix que je fais, dans le contenu de mes textes créatifs et critiques. Je suis née en Italie, à Cavarzere (province de Venise) où tout le monde parlait *el cavarzeran*, et à quatre ans on m'a déracinée en émigrant à Montréal. Ma première langue est donc le dialecte vénitien de mes parents. Dans notre noyau familial à Montréal-Nord, c'était le petit village d'origine, mais dès qu'on sortait il fallait traduire. Ma première expérience fut avec le français car mes parents n'ont pas appris l'anglais. J'ai été à la maternelle à l'École Marie Clarac, une école privée de langue française. La seule et unique raison pour laquelle mes parents ont pu me donner cet avantage si tôt après notre arrivée au Québec: la fondatrice, Soeur Anselme, était la tante de mon père, la soeur de ma grand-mère maternelle. Mais par la suite mon apprentissage a eu lieu principalement en anglais parce que mes parents pensaient déménager en Ontario.

Dans la vie de tous les jours je parle plusieurs langues car je vis à St. Léonard avec mon conjoint et mes trois enfants âgés de 18, 16 et 12 ans. Saint-Léonard est le quartier au Canada avec la plus grande concentration de locuteurs de langue maternelle italienne (38% selon le recensement). Donc, je commence la journée avec le bonjour de mon conjoint en anglais, je procède vers la cuisine où je retrouve mes enfants « *Ciao come stai, hai dormito bene* » en italien. J'ai bien insisté pour qu'ils apprennent la langue de leurs grands-parents. Les enfants quittent la maison et j'appelle ma mère pour prendre des nouvelles de mon père en dialecte vénitien. Si je parle avec ma soeur qui habite Toronto je ne sais jamais quelle langue on parlera. Je sors de chez moi et je prends ma marche matinale et je rencontre le voisin, M. Blanchard, et on jase en français. Près du parc Pie XII, je croise John Lombardi et on fait le tour du parc en jasant en anglais. Je me rends au dépanneur et c'est en français. Dès que je sors de chez moi je parle français mais lorsqu'on entend mon accent qui n'est pas celui d'une québécoise de souche on change de langue, comme si on voulait me faciliter la tâche.

Ce que j'aime de plus de mon Montréal, c'est que je rencontre souvent les mêmes personnes pendant la semaine, et je ne suis jamais certaine quelle langue on utilisera. Lorsque je croise Milly, mère d'un étudiant qui fréquente la même école que mon plus jeune, la conversation de quelques minutes suit le trajet de montagnes russes entre le français, l'italien, l'anglais et le dialecte. Je pense qu'en se rappelant que je suis aussi originaire du Veneto, elle se sent obligée d'y ajouter quelques phrases en dialecte. Mes enfants l'ont surnommée la femme qui parle beaucoup de langues. Et bien à St. Léonard et à Montréal on parle (encore) beaucoup de langues, souvent toutes à la fois comme l'illustre l'écrivain Antonio D'Alfonso dans son poème « Babel »:

Nativo di Montréal
élevé comme Québécois
forced to learn the tongue of power
vivi en México como alternativa
figlio del sole e della campagna
par les franc-parleurs aimé
finding thousands like me suffering
me casé y divorcié en tierra fria
nipote di Guglionesi
parlant politique malgré moi
steeled in the school of Old Aquinas
queriendo luchar con mis amigos latinos
Dio where shall I be demain
(trop vif) qué puedo saber yo
Spero che la terra be mine¹

Ce poème illustre notre réalité montréalaise. On fait de notre mieux, on alterne entre les langues et les cultures pour se faire comprendre et pour comprendre autrui. Ce n'est pas un mélange qui n'a pas de sens. Ma réalité d'italienne-montréalaise signifie négocier entre les cultures et les langues au quotidien et cela se retrouve nécessairement dans mes textes créatifs.

Dans une nouvelle que j'ai publiée récemment intitulée « In the Stacks » en anglais, « Parmi les livres » en français, je tente d'illustrer cette négociation culturelle et linguistique. Il s'agit d'une rencontre entre deux étudiants aux études de Doctorat. Il s'appelle Massimiliano (avec l'accent sur le O) : fils de père italien et de mère québécoise. Il ne parle ni l'italien, ni l'anglais car il est québécois. Elle s'appelle Rita et elle a grandi à St. Léonard. Elle est très fière de ses origines italiennes et de parler plusieurs langues : « Je suis une Montréalaise. Née en Italie. Élevée dans une famille italienne dans l'est de l'île. J'ai fréquentée l'école anglaise. J'ai étudié le français à Marie Clarac. L'espagnol au CEGEP. L'allemand en Allemagne. Je parle un dialecte vénitien avec mes parents. Oui, j'ai un accent. Tout le monde en a un ».

Rita et Massimiliano veulent les mêmes livres sur l'immigration des italiens à Montréal et ils doivent trouver un compromis. Dans le texte anglais, on comprend que les personnages parlent français entre eux, mais le dialogue est en anglais à l'exception de quelques mots français – ce que le critique Francesco Loriggio appelle « the device of the stone² » – qui rappellent au lecteur que l'action se passe en français. La présence d'une autre langue dans le dialogue illustre la tension et la négociation qui se manifestent dans une réalité multilinguistique.

Lorsque j'écris le dialogue, et surtout les mots de Massimiliano, je les dis oralement, je les énonce en français tout en les écrivant en

¹ A. D'Alfonso, « Babel », dans *The Anthology of Italian-Canadian Writing*, J. Pivato (éd.), Toronto, Guernica, 1998, p. 195

² F. Loriggio, « History, Literary History, and Ethnic Literature », dans *Literatures of Lesser Diffusion*, J. Pivato et al (éd.), Edmonton, University of Alberta Press, 1990, p. 39.

anglais. Ce que Massimiliano aurait dit en français se transcrit sur la page en anglais. Il m'y faut parfois quelques tentatives. Cela parce que Massimiliano est francophone et je veux que le dialogue, même si en anglais, soit vraisemblable. Tandis que les pensées de Rita sont en anglais. Je prends pour acquis que Rita pense en anglais étant donné ce que nous apprenons à son sujet dans la nouvelle. « Qui est ce québécois, se demanda-elle, qui ose me dire que j'ai un accent ».

Lorsque je traduis la nouvelle en français, je fais de l'autotraduction mais aussi de la réécriture puisque encore une fois je parle les mots de Massimiliano en français et se sont ses mots qui tombent sur la page et non pas une traduction des mots publiés dans la nouvelle en anglais. Si je ne trouve pas l'équivalent, je fais un détour pour trouver autre chose et dans certains cas il m'arrive de couper des mots qui ne fonctionnent pas dans la langue de traduction.

J'ai publié des nouvelles, des essais critiques et littéraires, mais aussi quelques poèmes. Ces poèmes font surtout le lien entre les générations, entre Italia-Canada, et illustrent l'émotion provoquée par la distance, le déracinement. Le poème « Chi non viene » est un hommage à ma grand-mère maternelle, Nonna Gina. Elle est décédée à 94 ans, il y a déjà une décennie de cela, mais lorsqu'elle était encore en vie, chaque fois que je voyageais en Italie, même si c'était pour quelques jours, j'allais voir ma grand-mère qui était immobile. Elle ne voyait pas bien mais elle savait que c'était moi. Ce poème, je l'ai écrit en dialecte en premier pour un public vénitien de Montréal, puis en italien et en français. J'ai bien essayé de l'écrire en anglais mais je n'ai pas réussi. Je vous le propose ici en italien et en français.

Chi non viene

Sorda e cieca, non si muove
se qualcuno non la muove.
Seduta vicino alla finestra
lo scialle sulle spalle,
un altro sulle gambe
Tutto il giorno da sola,
aspetta chi non viene
chi dovrebbe venire

Il campanello
suona e suona,
ma non viene nessuno
Sono andati via,
la vita continua
ma lei ne vede, ne sente.

Che triste diventare vecchia,
che brutto aspettare chi non viene

Ecco, c'è qualcuno!
Un'ombra sulla porta,
una vocina lontana.

È lei?
« Sei tu? Ti ho tanto aspettata
Pensavo fossi già andata via
lontano.
Sei tu? Vieni vicino.
Vedo poco, solo un'ombra.
Dammi un bacio. »

Che triste diventare vecchia,
che brutto aspettare chi non viene
Aspettare la corriera che non arriva mai,
quella gratis che non torna più.

Ceux qui ne viennent pas

Sourde et aveugle, elle ne bouge pas
si quelqu'un ne la bouge.
Assise près de la fenêtre
un châle sur ses épaules,
un autre sur les jambes
Seule, toute la journée
elle attend ceux qui ne viennent pas
ceux qui devraient venir

la cloche
sonne et sonne,
mais personne ne vient
Ils sont tous partis,
la vie continue
mais elle ne voit rien, elle n'entend rien.

Quelle tristesse de vieillir,
que c'est terrible d'attendre ceux qui ne viennent pas

Voilà, il y a quelqu'un!
Une ombre à la porte,
une voix lointaine.
Est-ce que c'est elle?
« Es-ce toi? Je t'ai tant attendue
Je croyais que tu étais déjà partie
très loin.
Es-ce toi? Approche.
Je vois peu, une ombre seulement.
Donne-moi un bec. »

Quelle tristesse de vieillir,
que c'est terrible d'attendre ceux qui ne viennent pas
Attendre l'autobus qui n'arrive jamais,
celui qui est gratuit, celui qui ne retournera pas³.

³ L. Canton, « Chi non viene », dans *Writing Beyond History*, V. Fazio et al (éd.). Montréal, Cusmano Books, 2006 ; L. Canton, « In the Stacks », dans *Bridges: A Global Anthology of Short Stories*, M. Lee (éd.), Little Rock, Tememos Publishing, 2012.

On remarque des différences entre les deux versions : le titre « Chi non viene » au singulier en italien est traduit au pluriel en français « Ceux qui ne viennent pas ». J’y ai pensé longuement, et j’ai choisi le pluriel pour retenir la neutralité du genre. Un autre petit détail : *lo scialle sulle spalle* se traduit par *un châle* sur ses épaules.

Au quotidien j’utilise le dialecte, l’italien, le français et l’anglais. Et j’avoue que souvent en parlant une des langues, dépendamment de mon interlocuteur, j’emprunte des mots d’une autre langue pour m’exprimer plus précisément. Il y a des choses que je ne peux pas exprimer en dialecte par exemple lorsque je parle avec mes parents. C’est intéressant que lorsque je cherche le mot équivalent, ma mère ou mon père s’empresse de suggérer des mots. Eux aussi vivent dans un monde de traduction.

L’autre jour, j’ai voulu avertir un conducteur que la petite porte de sa voiture était ouverte après qu’il ait fait le plein. Je cherchais le mot ; je ne trouvais ni l’anglais ni le français. En fin, j’ai dit quelque chose en indiquant la petite porte ouverte.

On me demande souvent quelle langue je préfère parler ou écrire. C’est certain que je me sens plus à l’aise en anglais même s’il y a certaines choses que je ne peux exprimer qu’en français. Dernièrement j’écris des nouvelles en français, mais mes textes critiques et le essais sont en anglais. Les poèmes sont en dialecte et en italien. Il est plus facile de me traduire de l’italien vers le français et vice versa que de l’anglais vers le français ou vers l’italien.

LICIA CANTON